

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Michel Tremblay, Marie Laberge, Marie-Claire Blais

André Brochu

Number 162, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2016). Review of [Michel Tremblay, Marie Laberge, Marie-Claire Blais]. *Lettres québécoises*, (162), 18-19.

☆☆☆☆

MICHEL TREMBLAY

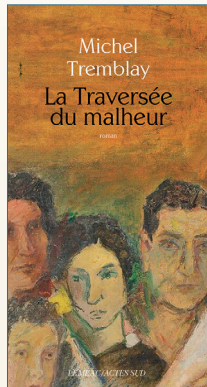
La traversée du malheur

Montréal / Arles, Leméac / Actes Sud, 2015, 232 p., 23,95 \$.

Quand la fin retrouve le début

Le tome final de la « Diaspora des Desrosiers » se conclut là où commençait la série célèbre intitulée « Les chroniques du Plateau Mont-Royal », trente-sept ans plus tôt.

C'est Nana, cette « grosse femme » au cœur du premier tome des « Chroniques », qui incarne le malheur dans le présent roman. Rhéauna, de son vrai nom, est l'épouse de Gabriel et la mère de deux enfants, elle est la bru de Victoire et la belle-sœur d'Albertine, mais la famille dans laquelle elle est née est celle des Desrosiers, auquel le romancier a consacré pas moins de neuf romans (2007-2015). Il semble que *La Traversée du malheur* soit, nous confie l'auteur, « le dernier tour de piste pour tous ceux que j'aime » (p. 7), donc un acte d'écriture final.



NANA : ALPHA ET OMÉGA

Au début, donc, et à la fin de deux vastes séries de romans consacrées à deux familles différentes (si l'on fait exception des croisements occasionnés par le mariage), une même figure : Nana, qui est la mère et la conjointe aimante, celle grâce à qui les bisbilles des autres trouvent les possibilités d'un apaisement. On s'étonne rétrospectivement que l'héroïne de *La grosse femme d'à côté est enceinte* ne semble pas avoir vécu le drame récent de la perte de ses deux enfants aînés, victimes de la tuberculose, drame qui revêtra une importance capitale dans *La traversée du malheur*. Ou encore, qu'elle ne regrette pas sa jeunesse alors que rien ne la prédisposait à l'obésité. Entre les romans des années 1970 et 1980 et ceux des années récentes, malgré le souffle puissant qui traverse ces derniers, on trouve forcément des modifications dans le traitement des sujets et des personnages.

Par exemple, le réalisme magique des premiers récits, qui sous-tendait la présence des tricoteuses, revient de façon plus que timide dans les rares pages où Florence et ses filles font une apparition. Par ailleurs, les agissements et propos des personnages font l'objet, de la part du narrateur, de magnifiques commentaires dignes de la psychologie la plus fine. On a donc quitté la littérature « moderne » des débuts pour une littérature plus traditionnelle, non moins intéressante certes et capable de rivaliser en tous points avec la précédente.

PARADOXES

Un des moteurs importants de l'écriture est l'usage du paradoxe. Par exemple, la duchesse de Langeais (Édouard) se lance dans une hilarante improvisation au piano, elle qui ne maîtrise aucunement la technique de l'instrument. Le narrateur fait ce commentaire : « C'était à la fois drôle et monstrueux » (p. 21). L'union des mots contraires caractérise bien une troublante réalité. Un peu plus loin, il sera question d'Édouard « devenu à la fois l'idole et la terreur de la Main » (p. 39). On décrira aussi l'amour incestueux de Josaphat et de Victoire comme une passion « qui aura gâché leur vie » mais qui est « la plus belle chose qu'ils auront



MICHEL TREMBLAY

connue » (p. 164). La fusion des contraires cimente la réussite de deux vastes suites romanesques qui mettent en relation des familles fort différentes et pourtant faites pour traverser ensemble le malheur.

☆☆☆ ½

MARIE LABERGE

Ceux qui restent

Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous continents », 2015, 504 p., 29,95 \$.

L'énigme du départ

Voilà un roman fondé sur la troublante disparition d'un suicidé. Or on ne saura jamais la raison pour laquelle cet homme, Sylvain, a mis fin à sa vie. Et son fils n'apprendra que quinze ans plus tard la nature de cette mort.

Il est bien rare que la lourde interrogation concernant le suicide d'un homme de 29 ans soit en quelque sorte mise de côté au profit des réactions suscitées dans son entourage. Tout le roman, en effet, concerne essentiellement « ceux qui restent », c'est-à-dire Vincent Côté, le père, qui est dentiste ; Charlene, la *barmaid* et l'amante ; Mélanie-Lyne, l'épouse, et Stéphane, surnommé Zef, le fils ; enfin Muguette, la mère. D'autres personnages complètent le cercle restreint auquel l'auteure donne la parole, sous forme soit de discours à la première personne, soit de discours rapporté. Sylvain n'est jamais directement concerné et il est bien rare que son entourage s'interroge explicitement sur les causes de son acte désespéré. La disparition, par contre, de cet homme avenant touche tout le monde autour de lui.

DES PERSONNAGES TRÈS VIVANTS

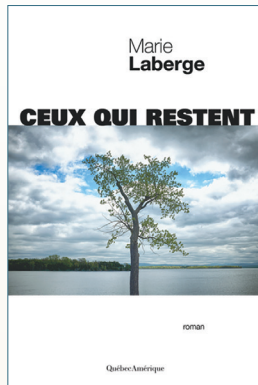
Ce qui frappe le plus, dans ce roman, c'est la vérité et la diversité des personnages, généralement bien caractérisés et souvent attachants (mais pas toujours). Vincent Côté, professionnel aimable, est un être dévoué qui entretient l'amitié avec les membres de sa famille et avec d'autres encore, comme cette fantaisiste Charlene qui fut, notamment, l'amante de Sylvain. Elle présente un mélange de vulgarité

et de profondeur qui fait d'elle l'« alliée extra-lucide » de Vincent (p. 393). Mélanie-Lyne, la veuve de Sylvain et la mère affectueuse de Stéphane, est une femme du peuple, tout comme Charlene. Elle exerce le métier de coiffeuse. Sa mère, atteinte d'un cancer fatal, est une personne détestable qu'elle soignera sans amour, mais avec dévouement.

AMOUR ET SEXE

L'amour, justement, est l'une des valeurs auxquelles se rallient plusieurs des personnages, sans pouvoir toujours s'y tenir. Le sexe est, lui, omniprésent. Il remplit la vie de Charlene, qui réussit toutefois à transcender vers un véritable sentiment, elle qui s'est attachée au beau Sylvain puis, après sa mort, au père de Sylvain, Vincent Côté, puis au fils Stéphane, aussi appelé Zef.

Zef est le surnom que le jeune homme de vingt ans a adopté pour exercer le métier de prostitué auprès des femmes et par là gagner sa vie. On constate ainsi que le sexe peut être pratiqué sur une grande échelle, sans nuire à la vie proprement amoureuse. Il y a lieu de s'interroger sur cette compatibilité de pratiques qui peuvent sembler s'exclure.



Amour et sexe sont donc les thèmes majeurs du roman et font oublier la problématique du suicide, vite reléguée à l'arrière-plan. Il n'empêche : on aimerait connaître les raisons du suicide, d'autant plus que Sylvain fut un amant bien connu de Charlene et que celle-ci, comme dit Vincent Côté, manifeste une lucidité hors du commun.

☆☆☆

MARIE-CLAIRE BLAIS

Le festin au crépuscule

Montréal, Boréal, 2015, 296 p., 29,95 \$.

Un romanesque indéfini

Huitième volet d'une série de romans qui devait n'en compter que trois, *Le festin au crépuscule* tient davantage de la mélopée narrative que d'une histoire fortement charpentée.



On connaît la formule des romans de Marie-Claire Blais depuis *Soifs*. Ils sont tous articulés de la même façon. Le discours est constitué de plages relativement brèves, de quelques pages, que sépare un simple point.

UNE FOULE D'INDIVIDUS

À l'intérieur de chaque plage, pas de point mais uniquement des virgules ou, à l'occasion, un point d'interrogation. Ces brèves bribes de récit sont consacrées à différents personnages dont l'un est privilégié. On passe ainsi d'un petit groupe à un autre et on finit par retrouver tous ces êtres. Le personnage principal (l'écrivain Daniel) et son entourage (sa fille Mai et son fils Augustino) bénéficient sans doute d'une visibilité particulière. Mais ces personnes plus importantes que les autres se perdent tout de même dans une foule d'une centaine d'individus, lesquels sont identifiés par un prénom seulement et sont susceptibles de réapparaître à chaque instant.

Le festin au crépuscule est centré sur le récit d'une rencontre à caractère collectif. Le soir, en forêt, un groupe considérable d'écrivains de plusieurs pays se réunit pour célébrer le jour de la paix. Daniel est l'un des principaux invités. Il a mis toute la journée à rédiger sa conférence, obsédé qu'il était par la pensée de ses enfants qu'il n'a pas revus depuis longtemps, en particulier Augustino. Ce dernier est lui aussi écrivain, mais il est beaucoup plus frondeur que son père.

PLUTÔT L'ÉVOCATION

Nous avons moins le récit de la vie de Daniel qu'une évocation de son existence et de tout ce qui la remplit. Même chose pour les innombrables personnages qui entourent l'écrivain (de plus ou moins près). Il y en a quelques-uns de fort originaux, telle Victoire, une transgenre, qui fait l'apprentissage de la féminité après avoir été pendant plusieurs années un valeureux soldat. De braves jeunes gens vivent allègrement leur homosexualité et se battent pour la reconnaissance de leurs droits. Par ailleurs, de nombreux écrivains et intellectuels dénoncent les foyers de violence allumés un peu partout sur la planète.

Les personnages principaux sont à la recherche du bonheur, et le roman à cet égard ne pèche pas par pessimisme. Mais chacun affronte des difficultés, par exemple l'impossibilité de revoir ses parents ou ses enfants, soit parce que l'orientation sexuelle du fils entraîne sa condamnation par le père, soit pour cause de mésentente idéologique.

La plupart des individus qui peuplent les 300 pages du livre ont déjà figuré de façon plus ou moins marquée dans l'un, voire plusieurs des tomes précédents de *Soifs*. Cela fait d'eux des *présences* dont l'histoire n'a pas besoin d'être connue dans le menu détail. Leur rappel constitue bien une évocation, non une histoire à proprement parler.